

RENDEZ-VOUS

Tristan sortit du « Bar de la Fin de Soirée », avec toute la bande des anciens de l'école des infirmiers. Ils s'étaient quittés il y a trois mois, à la fin juin, chacun ayant son diplôme dans la poche. Ils s'étaient alors fixé ce rendez-vous qui s'achevait à cet instant. Les autres allaient s'éparpiller dans la nuit, aux quatre coins de la région et lui seul restait dans la ville de leurs études puisqu'il avait trouvé du travail dans l'hôpital proche.

Une soirée de retrouvailles s'achève trop tôt généralement. C'était le cas. Mais demain, le labeur n'attendrait pas : les malades ou les blessés ne s'occupent guère de la vie des infirmiers. Il faut que ceux-ci soient présents et en forme, chaque jour de leur service.

Revoir les gens qui ont partagé votre vie deux ans durant, qui vous ont accompagné les soirs d'ivresse, qui vous ont conté leurs espoirs et leurs ennuis avant d'écouter les vôtres, revoir ces personnes donc, c'est remonter dans le passé, plonger dans les souvenirs, rajeunir et tout recommencer, l'espace de quelques heures.

Tout cela passait dans la tête de Tristan au moment de se séparer dans la rue. Il prévint tout le monde : "Lorsque vous voulez venir coucher, il y a de la place à l'appart. 35 rue Auguste Sablon. Amenez un sac de couchage, c'est tout. » Chacun donna une dernière fois son adresse, puis les portières claquèrent, les phares s'allumèrent et les voitures s'enfoncèrent dans la nuit.

Tristan s'engagea dans une rue étroite et mal éclairée de la vieille ville. Il marchait assez vite, l'esprit encore avec ses copains maintenant sur les routes. La vie lui semblait belle à travers ces soirées où la camaraderie crevait le mur que le travail et la société élevait entre tous. Les distances fondaient, le temps se détraquait et il ne restait que des gens profondément humains, isolés du monde mais forts tous ensemble. Tristan savait que la vie aurait encore une quelconque signification tant qu'il y aurait de telles personnes sur terre. Qu'un ennui arrive et il saurait où trouver de l'aide.

Il venait de traverser tout le vieux quartier dans l'obscurité sans rencontrer âme qui vive, si l'on excepte quelques chats en quête d'aventures et un vieux chien pelé qui l'avait suivi un instant.

Septembre était beau cette année et la douce fraîcheur de la nuit ne le poussait pas à rentrer chez lui, mais la raison, c'est-à-dire le travail du lendemain, le guidait par le plus court chemin vers l'appartement vide. Tristan arrivait dans le quartier commerçant fastueusement éclairé.

La crise de l'énergie ne semblait pas avoir trop de conséquences sur l'éclairage privé ! Et après tout, cela ne le gênait pas...

Des poubelles étaient entassées devant chaque porte, en grande quantité. L'opulence transparaissait à travers les déchets aussi nombreux : s'il est vrai que le gaspillage est le signe du déclin d'une civilisation, il y aurait un bouleversement sous peu. La lumière irréaliste des lampadaires et des vitrines créait une atmosphère bizarre. Tristan était seul dans une rue immensément droite ! Et si vide de vie...

Les poubelles donnaient une sensation de fin du monde.

Il s'imagina le vent s'engouffrant dans l'avenue, dispersant les premières feuilles mortes et éparpillant les déchets de quelques centaines de familles. Et perdu au milieu de cette image d'apocalypse, un simple homme, perdu, seul dans les ruines d'un monde mort depuis quelques secondes. Mais une vie, c'est encore la vie, et c'est cent mille espoirs et encore plus de rêves...

Tristan avançait toujours de son pas régulier et vif. Une voiture passa au loin. Quelques mètres au dessus de sa tête, une des dernières fenêtres encore allumées se fonda soudainement dans la nuit. Quelques distances plus loin, une rue transversale rejoignait la grande artère. Alors qu'il la traversait, un homme déboucha sur le trottoir opposé.

"Un camarade noctambule qui vient aussi de boire un coup". Mais le passant obliqua en direction de Tristan et arrivé à deux mètres, lui adressa la parole : "Vous n'avez pas 10 euros à me prêter ?" Il était assez bien vêtu et son visage attirait

la sympathie. IL ne semblait pas dans la gêne.

"- Pour quoi faire ? (Un vieux réflexe : être bon d'accord, mais pas à tort et à travers.)

- J'ai oublié mon chéquier chez moi. Je ne suis pas d'ici et il me manque un peu d'argent pour payer l'hôtel. Donnez-moi votre adresse, je vous rembourserai dès demain.

- D'accord. Tenez même 20 euros." Et Tristan porta la main à son portefeuille, l'entrouvrit et retira un billet, en laissant cinq autres à l'intérieur. Tandis qu'il refermait son porte-feuille, il ressentit soudain une terrible douleur à l'estomac. L'autre venait de lui donner un violent coup de poing immédiatement suivi d'un autre au visage. Après un instant, Tristan hurla : "Au voleur !.. Au secours !.." Une lumière s'alluma et s'éteignit très vite tandis qu'il s'effondrait sous l'avalanche de coups. Il tomba au pied d'une poubelle. Il vit une silhouette se pencher, ramasser son portefeuille, murmurer "connard" et s'éloigner rapidement et silencieusement.

Complètement sonné, Tristan resta sans réaction un long moment, puis il se redressa douloureusement contre une poubelle. Assis dans ce coin tranquille, un mince filet de sang coulant le long de sa bouche, il essaya d'appeler. La voix ne sortit pas immédiatement. Il inspira et expira longuement, profondément, avant de faire un nouvel essai. Il put enfin parler faiblement puis, peu à peu, sa voix reprit quelques forces. Mais rien ne bougea dans les appartements environnants. Tristan cessa ses appels et tomba dans une nouvelle torpeur. Son buste n'était qu'une blessure : martelé par d'innombrables coups, le corps avait craqué et les organes semblaient animés d'une vie indépendante, folle et douloureuse. Tristan était toujours oppressé. Il lui était impossible de se relever pour le moment. Il ferma les yeux, essayant de reposer au maximum sa carcasse... et dormit même un instant. Mais la douleur et le froid le réveillèrent vite. Tout son être tremblait. Il avait probablement pris de la fièvre à rester sur le sol à peine frais de cette nuit de septembre.

Il essaya de se lever en plusieurs étape. Il se mit d'abord à genoux, puis, les

mains accrochées au bord d'une poubelle, il plaça un pied bien à plat et d'un seul coup essaya de se lever. Sa tête tourna : son corps et sa gorge crièrent simultanément. Mais bien cramponné à la poubelle, il ne tomba pas. Après quelques secondes de répit, il tenta de reprendre sa route, s'aidant des murs des maisons. Il fit une vingtaine de mètres, puis, subitement, retomba lourdement sur le sol. Sa tête percuta un angle d'escalier. Un petit bruit sourd. Une source de sang qui jaillit de la tempe. Un dernier râle.

Un homme venait de mourir, et avec lui, cent mille espoirs et encore plus de rêves...

LE CHAPEAU NOIR

La foule entourait la piste de bal montée avec des plateaux de bois à même la plage. Des tables pliantes et des chaises avaient été installées dans l'après-midi afin que les habitués non-danseurs puissent regarder l'orchestre et les faits se déroulant sur le parquet éphémère. La jeunesse vacancière se tenait prête à bondir au premier son des instruments. Les autres personnes présentes s'installèrent tranquillement dans la douce chaleur de cette soirée d'août.

Quelques uns se désignèrent du regard la silhouette d'un homme mince qui avançait d'un pas tranquille à l'autre extrémité de la plage. Il n'était pas de ces habitués qui se connaissaient tous de longue date et se retrouvaient chaque année. L'arrivant était coiffé d'un large chapeau et portait un léger balluchon.

L'homme distingua d'abord les lumières de couleur entourant la scène et mettant celle-ci en valeur, puis la foule entourant ce qu'il devina être une piste de bal. Le léger clapotis de la Méditerranée contenait de plus en plus difficilement la rumeur de l'assistance et de l'orchestre accordant les instruments.

Quel que soit le spectacle musical d'ailleurs, le moment de l'accordement semble toujours long. L'impatience de chacun grandit et ils semblent que les joueurs prennent un malin plaisir à retarder le moment d'inviter tout le monde à la fête.

Les enfants s'approchaient de la scène sur laquelle les artistes palabraient autour des instruments qui venaient d'être accordés. Depuis que cette opération était finie, la batterie, la guitare électrique, l'accordéon et la trompette semblaient briller d'un prestige nouveau aux yeux de chacun. Les premières notes d'un rock retentirent et ce fut la ruée des jeunes sur la piste. Certains couples se lancèrent dans des passes difficiles qui d'office les firent classer dans la catégorie respectée des danseurs émérites. D'autres personnes gesticulaient avec divers résultats, parvenant plus ou moins à suivre le rythme. Le bar situé sur la gauche de la piste commençait à être entouré et les bénévoles s'affairaient pour contenter les clients le plus vite possible : la recette promettait d'être belle et leur association pourrait programmer de

nombreuses activités tout au long de l'année.

Les cheveux longs, mal rasés, le trompettiste, le guitariste et le percussionniste étaient de la même famille des jeunes musiciens bohèmes et passionnés par leur "art". La femme qui jouait de l'accordéon n'apparaissait qu'épisodiquement sur scène pour jouer les airs musettes, une main bandée à la suite d'une blessure dont nul ne savait le secret, du moins dans l'assistance. Un musicien remarqua un chapeau noir qui approchait au bord de la mer.

Celui qui le portait vint s'installer au dernier rang des spectateurs. On pouvait distinguer un visage fin et pâle sous les bords de son feutre noir. Une main effilée tenait une cigarette qu'il approchait lentement de sa bouche comme pour mieux savourer l'odeur du tabac, alors que ses yeux se plissaient et son regard se dirigeait vers la fumée qui montait tortueusement dans la nuit claire de l'été méditerranéen. Il admira en connaisseur les couples virtuoses et ne manqua pas de sourire lorsque ses yeux se dirigèrent vers quelques solitaires jerkant sans grâce.

L'un de ceux-ci mesurait au moins 1 m 90. Il donnait l'impression d'essayer vainement de rattraper la musique partie trop vite pour lui. Ses bras décrivaient des cercles proches de ceux d'un bûcheron maniant la hache. Ses jambes se croisaient, s'emmêlaient, se démêlaient, s'écartaient du corps qui se désaxait. Quiconque le regardait ne pouvait que s'interroger sur les miracles d'équilibre et les prodiges des articulations du corps humain.

L'orchestre essaya plusieurs styles. Le rock attirait la foule tandis que le musette n'entraînait que quelques couples plus âgés et les slows une certaine catégorie de jeunes gens en quête d'aventures estivales. Mais chacun pouvait y trouver son compte et profiter pleinement de ses vacances.

L'homme au chapeau noir fit du regard le tour de l'assistance. Ses pensées semblèrent s'arrêter sur plusieurs jeunes filles gracieuses, mais ses yeux se fixèrent définitivement sur une gamine de 17 ans qui dansait près du grand jeune homme : les cheveux blonds châains tirés en arrière, la minette, fort jolie, dansait avec souplesse

accentuant l'impression de maladresse de son voisin.

Déjà, quelques personnes s'en allaient. Au loin un phare brillait à intervalles réguliers. Un bateau croisait au large et la mer rejoignait le ciel pour se confondre dans la même couleur foncée. Quelques étoiles scintillaient. La jetée fendait l'eau de sa traînée blanche et protégeait les voiliers du port de plaisance tout proche. Le bal semblait une oasis de vie dans la nuit et les gens semblaient s'être réunis pour combattre leur solitude, leurs angoisses, les ténèbres.

Les premières mesures d'un rock retentirent. Abandonnant son balluchon au bord de la piste, l'homme au chapeau noir entra sur celle-ci. Il n'évolua ni en super-danseur, ni en personne étrangère à la musique. Il suivait le rythme et son regard cherchait celui des autres. Mais il ne rencontrait que l'ennui et son sourire portait à l'horizon : nul visage ne l'arrêtait.

Les danseurs semblaient appartenir au monde de la tristesse. Les gens ne parlaient ni ne riaient. Ils paraissaient tous ailleurs, loin dans le temps et l'espace, et leur corps vide de toute personnalité. Dans le meilleur des cas, la musique se matérialisait, mais dans les autres cas, le monde devenait fou, immonde, diabolique. Tout se décomposait, la musique allait d'un côté et les êtres d'un autre. Comme des sourds dansant sur un rythme connu d'eux seuls.

L'homme au chapeau noir, au début de son second rock, s'approcha de la fille qu'il avait longuement regardée précédemment. Le grand danseur le regarda d'un œil méchant lorsque le nouveau venu s'adressa à la fille. Le sourire soudain de celle-ci était de meilleure augure pour l'inconnu que pour celui qui devait être le compagnon habituel de la belle, ce qui ne semblait pas évident à les voir danser côte à côte sans aucune complicité. Enfin, les cheveux blonds se rapprochèrent des cheveux noirs qui se cachaient sous le chapeau et le couple commença quelques passes classiques. Sans être des virtuoses, ils arrivaient à suivre la musique tout en échangeant quelques paroles.

La foule n'avait rien remarqué de cette scène et le bar connaissait une

affluence record. Beaucoup de personnes échangeaient quelques dernières paroles avant de se séparer. Mais nul n'était pressé. La nuit était douce, la musique agréable, le sable gardait encore un peu de la chaleur du soleil et la mer ouvrait la porte du rêve à quelques jeunes couples qui contemplaient l'horizon dans un de ces instants de bonheur que rien ne saurait ternir.

L'orchestre entama un slow et l'étranger à la svelte silhouette enlaça sa compagne de quelques instants et les corps se soudèrent sur la piste. Ce fut plus que n'en pouvait supporter le grand jeune homme, et s'approchant du couple, il donna une chiquenaude au chapeau de feutre qui tomba à terre. L'inconnu se baissa, ramassa son couvre-chef et sans un regard pour celui qui le défiait, il enlaça de nouveau la fille. Mais l'autre refit son geste, cherchant visiblement à récupérer son amie. Cette fois le chapeau roula à terre où il s'immobilisa et son propriétaire continua à tourner lentement, serrant un peu plus le corps de sa cavalière.

Quelques personnes avaient remarqué la scène et la commentaient diversement. L'homme au chapeau n'avait rien demandé et s'il plaisait à la fille... mais d'autre part, il était nouveau venu, tandis que le grand était connu de longue date et d'honorable famille. Les conversations continuaient sur ce nouveau sujet et les yeux des gens ne se détachaient plus de la scène.

Le grand dont les nerfs étaient mis à bout par le calme de son rival, revint à l'attaque, et tapa sur l'épaule de l'inconnu essayant de se donner une attitude de dur. Les deux regards se croisèrent puis s'affrontèrent dans un cercle de silence que même la musique ne pouvait traverser. Le regard étrangement calme eut raison de celui bouillonnant de colère et de jalousie qui dut se détourner. Alors seulement l'homme ramassa son chapeau.

Je me permets de dire l'homme car le comportement de l'autre, bien qu'il eut à peu près le même âge, était celui d'un adolescent n'ayant pas encore atteint la maturité. Il confirma ce jugement en frappant son rival d'un coup de poing violent à l'estomac. L'inconnu fléchit une seconde sur ses genoux, puis avec une belle maîtrise, il porta la main à son chapeau, le prit et le tendit à la fille aux cheveux blonds

châtains qui suivait la scène inquiète. Ses yeux s'étaient agrandis lorsque le chapeau avait roulé à terre ; elle avait du porter la main devant sa bouche pour étouffer un cri lorsque le coup était parti mais elle avait eu envie d'applaudir lorsque son cavalier lui avait tendu le feutre noir. C'était un geste d'antan pour se mettre sous sa protection et ôter toute équivoque sur ce qui allait se passer : elle était l'enjeu.

L'étranger marcha en direction du grand jeune homme. La musique s'était tue et la foule se rapprochait. Lorsque les deux protagonistes furent tout proches, le plus petit éleva la voix, une voix un peu rauque où perçait la colère que rien n'avait laissé supposer.

"- Si c'est la casse que tu veux, je suis prêt. Si c'est la fille, t'es con; elle a choisi et tu l'as perdue...

- Beau parleur, mais rien dans les tripes !"

A peine avait-il fini cette phrase qu'il reçut un coup de poing à la pointe des côtes, suivi d'un autre dans sa ceinture abdominale détendue et d'ailleurs guère musclée. Puis, il se senti tiré par les deux bras, décollé du sol et le monde tourna durant une seconde avant que le plancher ne vint se rappeler à son intention. Il se releva mais avant qu'il ait pu frapper, une avalanche de coups roula sur son buste puis sur son visage d'où le sang se mit à couler.

La foule regardait avec passion ce spectacle gratuit. Les hommes jugeaient les coups, les femmes disaient qu'il fallait les séparer ou criaient pour encourager les deux adversaires.

L'étranger qui avait paru si mince, se révélait d'une grande force, décuplée sans doute par la colère. Sa violence appelait sa violence. La tête de son adversaire était en sang, mais devenu un automate, il s'acharnait : les poings partaient toujours, aussi vite, aussi puissants.

L'un d'eux percuta le menton. On vit la tête se relever et faire un angle impossible avec le corps, tandis que dans le même temps, un craquement sinistre arrivait aux oreilles de tous les témoins. Le grand corps tressailli puis s'affaissa

lentement.

Un silence plus profond que la solitude punctua la chute. Même la mer semblait s'être arrêtée de bouger. Une étoile clignota un au revoir. On était au musée de cire. L'homme se dirigea vers la fille, récupéra son chapeau et le remit sur sa tête. Il vint s'asseoir près du corps de sa victime. Au loin, la sirène d'un car de police ou de pompier retentit.

Il se mit à pleurer.

CAUCHEMAR

1

Dans l'immense salle de "L'hôtel du bon accueil", la joie régnait. Quiconque serait entré dans la pièce à ce moment avancé de la nuit n'aurait d'abord distingué qu'une énorme masse de gens, tournoyant dans de folles danses, au centre d'un immense fer à cheval formé par les tables sur lesquelles s'amoncelaient gâteaux et bouteilles. Dire combien de personnes participaient à cette fête était tâche réellement difficile, car il ne se passait pas une minute sans que de nouveaux visages apparaissent à l'une des trois portes reliant cette pièce au reste du monde. Une sono, installée à une extrémité de la pièce, diffusait des airs de tous les temps, permettant à chacun d'en trouver un à son goût régulièrement, et la piste de danse était constamment occupée. Dans un autre coin, quelques convives avaient débarrassé un bout de table et faisaient quelques tours de magie avec un jeu de cartes qui, si l'on en jugeait les couleurs passées, devait avoir connu bon nombre de soirées semblables.

Il fut soudain décidé de faire une farandole et toutes les personnes qui étaient sur la piste à cet instant, se prirent par la main et partirent à travers l'hôtel, réquisitionnant d'autres danseurs sur leur passage. A l'immense brouhaha succéda pendant quelques secondes un silence que rompirent quelques éclats de rires venant du coin des joueurs

Au centre du fer à cheval, deux jeunes gens parlaient tendrement. Il était facile de deviner qu'ils étaient les principaux acteurs de cette fête. La longue robe blanche de la jeune fille ainsi que sa couronne de fleurs de la même couleur contrastait avec ses cheveux noirs, mais ce qui marquait le plus en elle dès le prime abord, c'était sa joie de vivre, l'absolue certitude de sa beauté et de son intelligence : N'était-elle pas la plus proche collaboratrice d'un jeune et brillant ingénieur ? Certains auraient trouvé à redire sur l'imperfection de son nez, mais ce détail était complètement escamoté par la beauté de son sourire et la tendresse de ses yeux sombres qui savaient être si éloquents.

Celui qui était à ses côtés, approchait le mètre quatre-vingts, paraissait digne d'elle. L'aisance avec laquelle il portait son costume sobrement taillé prouvait son habitude du monde. Mais si l'on cherchait à capter son regard bleuté, on y découvrait l'implacable volonté de réussir de ce jeune Rastignac. Jusqu'alors, il avait toujours triomphé dans toutes ses entreprises y compris de séduction. Désormais beaucoup allaient lui envier sa femme après avoir envié son poste d'ingénieur de la recherche.

Minuit approchait et les jeunes mariés allaient se retirer lorsqu'un autre homme, âgé comme eux de 25 ans, les approcha. Il avait la même taille que la mariée, mais sa mise contrastait avec l'ambiance de la noce. Un pantalon usagé de velours marron et une sorte de polo vert que laissait voir un blouson largement ouvert, lui donnaient presque l'air d'un vagabond perdu dans ce décor. Des rides profondes sillonnaient son front et d'autres naissaient à la commissures des lèvres, rappelant les nuits d'insomnie et de tracas. Les cheveux bruns foncés avaient du être séparés par une raie, qui n'avait plus guère de forme en cet instant. Enfin, et c'était le plus étrange chez cet homme qui semblait collé à la terre, il avait des yeux dont on ne savait s'ils étaient verts, gris ou bleus. Son regard semblait mort. Ses yeux vides ne pétillaient que de temps à autres pour donner plus de force à quelques propos. Il fut accueilli par deux sourires radieux, et le dialogue s'engagea entre les deux hommes : "Je savais bien que tu viendrais. Merci !

- Je n'avais quand même pas le droit de vous décevoir aujourd'hui.

- Encore heureux ! Tu es venu à pied ?

- Oui. La nuit est douce. J'aurais du arriver plus tôt, mais le ciel était si beau, si clair. Comment va la recherche ?

- Très bien. Pour l'instant, nous travaillons tous les deux sur un projet de barrage en Afrique. Si tout va bien, nous irons même diriger les travaux. Nous aurons besoin de beaucoup de personnel, même d'animateurs. Évidemment, on te fera signe, car tu es prioritaire, à moins que tu aies perdu tes talents.

- Nous avons le temps d'en reparler.

- Et toi, comment vas-tu ? Personne ne te voit plus !

- Le travail, toujours. Huit heures à la pelle et à la pioche, mais malgré tout de bons moments avec les copains. Le soir, comme dans le temps, j'écris un peu, par amour, puis je dors : j'en ai besoin !

- Quand est-ce que tu vas franchir le pas du mariage ?

- Bof ! Je ne suis pas pressé... Et puis, je n'ai pas encore cherché. Il est tard, je vais rentrer. Je vous souhaite tout le bonheur possible.

- Merci. Passe un soir à la maison, tu sais où c'est...

- Oui, je connais. Adieu.

- Au revoir. A bientôt !"

Et la mariée, muette jusqu'alors, mais qui n'avait pas perdu un mot de la conversation, ajouta : "Au revoir ! N'oublie pas que tu peux venir quand tu le veux. La porte t'es toujours grande ouverte."

Mais entendit-il seulement cette phrase ? Il fixait son ami, et, les yeux dans les yeux, ils semblaient se dire quelque chose pour l'éternité. Soudain, il se retourna et se dirigea vers la porte qui s'ouvrit à cet instant précis sur la farandole qui se déroula devant lui, revenant d'un passage dans la rue avoisinante. Quelques jeunes gens le saluèrent, certains l'invitèrent à se joindre aux festivités, mais dans un sourire contraint, il refusa et, lorsque les derniers furent passés, il sortit.

Il retrouva son domaine : la nuit. Il regarda un instant les étoiles puis se mit en marche, la tête baissée, comme chargée de trop de souvenirs. Il avançait comme un automate, sans bien savoir où il allait. Il rencontra un passant qu'il ne vit que dans le trouble de ses pensées, et lorsque le bruit des pas décro jusqu'à disparaître, il se retrouva dans le silence nocturne. Un sentiment de solitude autant morale que physique, qui accable généralement les vieillards l'étreignait affreusement ce soir.

Les murs défilaient à ses côtés et le temps semblait s'être arrêté. Nul chien n'aboyait, nul volet ne laissait filtrer une lumière ou une ombre : il n'y avait que le noir du goudron et de ses pensées. Quelques mots lui échappèrent sans même qu'il s'en rendit compte : "A quoi bon ?"

2

Les jurés étaient installés à leur place. Neuf personnes côte à côte, tirés au hasard, avaient pris l'air grave qui était de circonstance. mais chacun ne semblait pourtant vivre que par un détail.

Ainsi, du premier, on ne voyait que les profondes rides sillonnant un front qui semblait raconter tous les soucis du labeur, toute la révolte presque enfantine de cet homme d'âge mur. Le regard du second, plus jeune, semblait capable de renverser les murs et nul ne pouvait le soutenir plus de quelques secondes. Après avoir dévisagé chaque membre de l'assistance, il sembla mourir et se fixa sur le coin d'une table. Sa dureté s'était éclipsé pour faire place au néant. Le troisième faisait sourire par l'emmêlement de ses cheveux bruns. On devinait qu'un peigne les avait souvent drainés sans arriver à les canaliser plus de quelques secondes. Le quatrième était le plus étonnant par ses vêtements qui contrastaient avec le traditionnel sérieux des salles d'audiences. Un simple polo sur le torse, un pantalon de velours brun que l'on apercevait lorsqu'il se levait et un blouson posé négligemment sur le dossier de son fauteuil composaient la tenue de ce juré installé au milieu de tous les respectables "complet-cravate". Le cinquième regardait les gens d'un air emprunté, mais de temps en temps, son regard gris-vert-bleu pétillait et ses lèvres laissaient échapper un sourire lorsqu'il avait capté un détail amusant dans un coin de la salle. Le sixième était une femme qui semblait étonnamment douce. Elle devait être sur terre pour s'occuper d'enfants et la bonté qui émanait de tout son être ne semblait égalable par aucune autre. Le septième avait de fines rides aux commissures des lèvres et une vague raie séparait sa chevelure. Le huitième semblait prodigieusement désintéressé par tout ce qui se déroulait autour de lui. Il passait son temps penché sur un bloc note,

perdu dans ses propres réflexions. Enfin, une autre femme était le neuvième juré. Elle aurait pu être le symbole de la poésie. Elle semblait tout à la fois rêveuse, heureuse, éloignée de cette salle et proche de tout ce qui s'y passait, attentive par instant, soucieuse de bien faire son devoir, mais un moment après distraite par le vol d'une mouche ou un éternuement.

On annonça la cour. D'un pas noble, le trio de magistrats pénétra dans l'enceinte. Le juge, approchant de la cinquantaine, semblait porter en lui toute la justice mais aussi toute l'injustice dont le monde fut capable. Le combat interne des deux comparses avait ridé son visage et blanchit ses cheveux. Son dos s'était voûté sous le poids des années. Son premier assesseur avait une quinzaine d'année de moins et tout en lui respirait joie, bonne humeur, rire, et son visage ne semblait avoir été créé que pour exercer cette fonction de justice. Finissant juste ses études, le second assesseur était imperturbable. Le sérieux semblait caractériser ce jeune homme et on pouvait lui prédire une brillante carrière sans se tromper. Finalement, la justice apparaissait sous tous ses aspects : mûrie par l'expérience, décontracté et sûre de sa puissance, mais aussi sérieuse et appliquée. Cette justice régnait en maître sur l'assistance, au même niveau que l'accusateur public. Celui-ci attendait depuis un moment et l'assistance avait eu le loisir de détailler ses yeux gris-vert sur lesquels se fronçaient régulièrement des sourcils épais et bruns. Son regard était dur, mais était-ce un défaut professionnel ou pour donner plus d'autorité à sa taille vraiment moyenne ? Nul n'aurait su le dire.

Enfin, tout sembla prêt. Le procès allait pouvoir commencer.

Un procès curieux d'ailleurs, puisque l'accusé ne déclina pas son identité et que l'acte d'accusation ne fut pas lu. Aussi, le défilé des témoins commença. Encore que le terme de témoin ne soit pas approprié réellement à ce rôle. Ils étaient là pour décrire, certes, mais pour décrire toute une vie et non un fait précis. Des témoins de moralité en quelque sorte. On imagine sans peine le dilemme qui les assaillaient : comment conter une vie sans oublier des détails ? Comment être suffisamment convaincant pour sauver cette cause ? Car ce procès avait aussi pour caractéristique

de n 'appeler que des témoins de la défense. Le premier était un frêle bonhomme approchant de la soixantaine, les cheveux toujours noirs, mal à l'aise dans son costume .

" - Qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte ? Que vous gaspillez l'argent de nos impôts en jouant cette comédie ? Que je n'ai pas l'habitude de parler devant des gens, moi qui ai passé toute ma vie au boulot ? Que je suis triste de voir ce gars dans cet endroit ? C'est un peu tout cela. C'est aussi la surprise. Je sais qu'il n'a rien fait de mal. Depuis tout gosse, il a travaillé à mes côtés dans les bois et les champs. Et puis, c'était le marrant de la famille. Il nous a toujours tous fait rire. Il ne voulait de mal à personne. Bon, il a arrêté ses études, après le bac. On aurait bien voulu qu'il continue, qu'il connaisse autre chose que ce que nous, on a connu. Mais il n'y a rien eu à faire. Alors il a fait cantonnier. Remarquez que ça ne dérange personne. Avant, il voulait être éducateur, ou avocat, ou journaliste. Il se sentait la vocation de rencontrer les gens, de les aider. On l'a laissé faire ce qu'il a voulu. Ma femme surtout a regretté. Puis quelques temps après, le travail de toute sa vie, le surmenage ont eu raison d'elle. Et c'est en son nom aussi que je dis qu'il a rien fait de mal. D'ailleurs, pendant ses vacances, il vient encore m'aider. Vous savez ce que c'est, tout seul, à mon âge, on va plus bien vite. Je cause, je cause mal sans doute. J'ai rien d'autre à dire. T'en fais pas, mon gars, ils ne te feront rien puisque tu n'as rien fait."

Il avait dit ses derniers mots en se tournant vers le box de l'accusé, qui lui avait souri un bref instant. Mais très vite, le visage était redevenu de marbre, et on se demandait si, finalement, il avait écouté son père.

Le second témoignage vint de la bouche d'un jeune homme aux cheveux châtain et aux yeux bleus. Assez grand, il portait avec aisance un costume sobrement taillé.

" Je vais m'efforcer de reprendre notre histoire depuis ses débuts et dans un ordre chronologique. Notre rencontre fut étrange; sans nous connaître, comme attirés par un aimant, nous parlâmes un jour dans la cour du collège. C'est seulement par la suite que nous sûmes que nous connaissions chacun l'autre pour sa réputation de bon

élève. Il avait une douzaine d'années, comme moi et représentait le type même de l'élève parfait. Ensuite, nous nous sommes retrouvés dans la même classe, et dès lors, nous fûmes inséparables. Au début, ce fut simplement de la camaraderie pour deux garçons ayant les mêmes goûts et la même ambition de réussir, d'être le meilleur. Mais peu à peu, il a évolué. Il est devenu pour ses camarades ce qu'il était pour sa famille, un amuseur. C'est à ce moment que commença notre amitié. Une amitié comme il n'en existe pas. Nous nous confions tout, nous faisons tout ensemble. Il est difficile d'expliquer avec des mots un sentiment qui est au-dessus des paroles. Quand l'un avait le cafard, l'autre l'aidait; quand l'un réussissait, l'autre était aussi heureux que si lui-même avait réussi. Et puis, il a encore évolué. Nous étions au lycée alors. Il a peu à peu abandonné toute ambition, si ce n'est celle d'être heureux, ou plutôt d'aider les autres. Peut-être au fond de lui-même rêvait-il encore de la gloire que pourrait lui apporter la littérature, son jardin secret. Il composait des poèmes, des contes, des nouvelles, et avait l'ambition d'un grand roman. Il était incapable de dire ce que cela valait et finalement il ne l'a peut-être jamais su car il ne faisait que peu lire ses productions. Je me rappelle de ces nuits passées à discuter, à essayer de convaincre l'autre de la justesse de sa propre pensée, ce qui était impossible étant aussi têtu l'un que l'autre. Que d'heures passées à refaire le monde ! Après le bac, il voulait être éducateur, puis sur un coup de tête, il a renoncé et s'est fait cantonnier. C'est un tournant de notre histoire. Nous nous sommes alors de moins en moins vus. J'étais pris par mes études, lui par son travail, et finalement, ne m'avait-il pas trahi en abandonnant toute ambition. Le rire avait quitté sa vie laissant la place à la mélancolie, au rêve, à la tristesse même. Le rêve, ami funeste qui nous a séparé virant au cauchemar. Il en a oublié l'amitié et pourtant l'amitié était tout pour lui. Je n'ose croire qu'il puisse en oublier la vie. En fait, la cause de son changement tenait peut-être dans cette phrase qu'il m'a dite un jour : "Qu'ai-je de commun avec ceux qui m'entourent ?" Il parlait alors de vieux camarades qui lui semblaient hypocrites. Il voulait voir de nouveaux visages, faire de nouvelles connaissances. Les souvenirs en commun ne lui semblaient pas constituer une raison suffisante pour continuer à les fréquenter, non plus que le destin qui les laissait à ses côtés. Il n'a jamais pu s'habituer

à l'hypocrisie. Quel dommage, car il en avait les moyens, de même qu'il avait ceux de conquérir cette société qu'il essaye de rejeter. Voilà tout ce que j'ai à dire.

- Excusez moi, dit l'accusateur public, puis-je vous poser une question ?

- Mais bien sûr. Je suis au service de la justice.

- N'y-a-t-il jamais eu de points noirs entre vous ?

- Il y eut quelques frictions, évidemment. On ne vit pas aussi intensément ensemble sans orages. Mais TOUT est TOUJOURS rentré dans l'ordre rapidement. Il y avait aussi les jours où nous avions ce que nous appelions "un taux d'agressivité supérieur à 80 %". Alors la journée passait en charmantes disputes entrecoupées d'éclats de rire. Nous avons aussi aimé les mêmes filles sans que cela n'affectât jamais nos relations. Même dans le cas de celle qui est devenue mon épouse. Il a su dominer ses sentiments et nous sommes restés amis. Cela n'a jamais grave. Êtes-vous satisfait ?

- Oui, merci !"

C'est à peine si l'accusé daigna regarder son compagnon des jours heureux. Mais en fait, la longue histoire de son ami l'avait atteint au plus profond de son âme. Personne, dans la foule admirant le témoin, n'avait prêté attention au visage de l'accusé dont les yeux s'étaient brouillés de larmes pendant quelques instants. Il mesurait le chemin parcouru et tout ce qu'il avait perdu en route.

Le témoin suivant était un de ses compagnons de travail. La moustache en bataille, le veston mal fermé, le nœud de cravate de travers, il était une vivante caricature des ouvriers empruntés dans leurs habits du dimanche ou les jours de fête. Les costumes seuls les raidissent tant qu'ils leur gâchent la joie.

" Vous savez, moi je ne le connais que depuis quelques années. Un sacré bûcheur. Au travail, pas de problème. Tout juste s'il s'arrête quelques minutes pour gribouiller quelque chose sur un petit calepin. Mais il avance tellement à côté de ça. Il aime bien la solitude, mais au casse-croûte, oui, car nous faisons chaque matin un

casse-croûte, donc au casse-croûte, il hésite pas à boire un coup et à blaguer. Il en connaît de féroces le gaillard. Et attention, de bons services ! Il a toujours dit que si on avait besoin d'un coup de main, on pouvait compter dessus. Tiens, quand j'ai déménagé, il est venu. Moi, je suis allé qu'une fois chez lui. C'est propre bien qu'il soit pas marié. Mais c'est pas vraiment comme chez nous. Il y a des livres. Un tas de livres, tous reliés. Il m'a dit que je pouvais en prendre. Moi vous savez, j'ai tout juste le certificat, alors une fois que j'ai lu le journal... Bon, ce serait bien si vous pouviez nous le renvoyer le plus tôt possible car on a pas mal de boulot ces temps. Au revoir, messieurs."

L'accusé n'avait pu s'empêcher de sourire à certains instants mais bien malin celui qui aurait pu dire si cela tenait à son camarade, aux souvenirs évoqués ou à des pensées intérieures. Le témoignage suivant fut celui de la femme de son ami, elle-même l'amie de son adolescence, comme elle allait l'expliquer aux jurés qui ne la quittaient pas des yeux, fascinés tant par sa beauté que par l'impressionnante maîtrise qui émanait de toute sa personne.

" C'est difficile de raconter dix ans de sa vie en quelques minutes ! Mais pour lui, je veux bien essayer, encore qu'il expliquerait certainement mieux les faits que je ne saurai le faire. Notre rencontre fut banale sur le chemin des écoliers... quelques paroles... les années qui passent... puis la même classe... le début de la camaraderie... l'amitié... Nous étions un petit groupe à nous comprendre et nous aimer. Ensemble nous nous amusions comme des fous. Nous avons cueilli la vie comme elle venait, la fleur aux dents et le cœur ouvert. Heureux. L'adolescence est venue perturber un peu les choses : nous nous posions des questions ; nous étions aux portes de la vie et nous ne savions quel chemin prendre pour ne pas nous quitter et garder notre propre personnalité. Les premiers amours s'en sont mêlés. Il a cru au destin, à la continuité de l'enfance; moi non. Quand j'ai aimé son meilleur ami, il a eu de la peine, mais il a maîtrisé ses sentiments. J'ai cru un temps que nous n'aurions plus ces longues discussions sur la musique, la littérature, la vie, la mort, sur tout. Mais nous nous sommes retrouvés côte à côte, comme avant et l'amitié à retrouvé ses

droits. Il fut mon meilleur ami. Il écoutait essayait de comprendre, puis il parlait et convainquait souvent. Il dégagait de ses paroles une puissance et une sûreté qui m'ont toujours étonnée. Il berçait les autres de ses paroles et se berçait lui-même. Puis nos chemins se sont séparés après le bac. J'ai dû attendre mon mariage qui a marqué mon retour dans la région pour le revoir. J'ai souvent pensé à lui pendant toutes ces années. Je l'ai trouvé changé, vieilli. Son visage s'est toujours plié de rides quand il riait, mais son regard a perdu de son enthousiasme, de sa force d'autrefois. Il m'a semblé amer, déçu par le monde et la société. Je n'aurais pas cru qu'à vingt-cinq ans on puisse avoir plongé ainsi. On dirait qu'il n'a plus rien à attendre de la vie. Il a cru en l'amour, en l'amitié et aux rencontres, et je crois qu'il n'a pas trouvé l'amour, qu'il a gâché l'amitié qu'il avait et que les rencontres l'ont déçu. Voici l'essentiel, les grandes lignes de notre histoire, mais je pourrais évoquer encore pendant des heures nos souvenirs communs qui sont toute mon adolescence. Que dire d'autre ? Peut-être, merci."

Elle était la dernière à témoigner; elle le fit avec force et précision, mais à aucun moment celui qu'elle évoquait ne parut l'entendre ou la voir. Peut-être était-ce une manifestation de sa force de caractère...

"La parole est à la défense." Par ces simples mots dits d'une voix monocorde, le juge leva le rideau sur le dernier acte de la tragédie qui se jouait dans ce tribunal.

L'avocat, une connaissance de l'accusé, se leva. Seul au milieu du silence, sa stature assez imposante devint encore plus impressionnante. Le public s'attendit à une plaidoirie de force et de révolte, de puissance et d'éclats, mais jouant de l'attention de la salle, l'avocat parla doucement comme s'il n'y eut dans la salle que quelques spectateurs, les jurés et les juges.

L'attention générale redoubla encore.

"Quelle défense puis-je donc assurer à cet homme ? Que puis-je ajouter aux quatre témoignages de camaraderie, d'amitié, de confiance, qui vous ont été

donnés ? Puis-je simplement remarquer qu'il semble criminel d'être humble ? Pourtant, c'est une chance pour beaucoup d'avoir un tel voisin puisqu'il ne risque pas de s'opposer au besoin de gloire et de puissance que l'on trouve au fond de tant de cœurs humains. D'ailleurs que peut dire la défense ? Que peut faire l'avocat ? N'est-il pas l'ami des assassins, le défenseur de voleurs, le protecteur des violeurs ? N'est-il pas placé dans l'exercice de ses fonctions au point le plus bas du tribunal ? Ne doit-il pas lever les yeux pour implorer juges et jurés ? N'est-il pas un peu la honte et le déchet de la justice ? N'est-il pas ce jour lui-même criminel puisqu'il semble que ce soit un crime que de se ranger du côté des plus démunis ? Ne souriez pas, monsieur le juge, car vous savez comme moi que l'on a vidé le mot justice de toute sa force et de toute son honnêteté. Vous savez aussi que quoi que je dise, quoi que je fasse, la peine sera la même. Alors pourquoi parler dans le vide ? Aussi, je vais me taire et laisser la parole à l'accusation publique, qui parlera sûrement plus habilement que moi, puisque toute une société l'aide, le conduit, l'acclame, alors que moi, je suis seul, accompagné de quelques amis de mon client, mais, la grâce de l'amitié étant d'être aveugle, vous trouverez normal qu'ils soient là aujourd'hui et vous passerez outre leur témoignage, pour rendre une décision que vous avez prise avant de venir et que vous regretterez un jour !"

"La parole est à l'accusation."

Le procureur se leva et son regard se durcit encore si cela était possible lorsqu'il commença à parler. "Je dirai tout de suite combien mon travail est facile aujourd'hui, combien la tâche est simple et combien l'affaire sera vite réglée pour le plus grand plaisir de tous. Il me suffit de reprendre chacun des témoignages que la défense a produit devant vous, mesdames et messieurs les jurés, pour vous montrer la vérité éclatante, triomphante, et que, j'en suis sûr, vous avez décelée. Pouvez-vous me dire, mesdames et messieurs les jurés, pourquoi un homme apparemment intelligent, bachelier, qui semble avoir les possibilités d'accéder à un poste élevé, se contente-t-il de devenir cantonnier ? Pour accéder à cet emploi, n'a-t-il pas accepté de faire de la peine à sa mère, torturée par le travail, allant jusqu'à provoquer sa mort ? Trouver

normal que l'on se fixe comme but d'aider les autres et de les aimer, sans se préoccuper de gagner de l'argent et d'être bien considéré par ses semblables, et dans un même temps, de vivre tout seul avec ses livres et ses écrits dont personne ne profite ? D'ailleurs cet homme qui prétend aimer les autres, rejette notre société constitué par ceux-là même qu'il dit aimer. La contradiction est vraiment trop flagrante pour être pardonnable ! Je passe sans m'arrêter sur le fait qu'il a aimé la femme de son meilleur ami et qu'il ne lui a pas dissimulé ses sentiments. Qui prouve que cet amour est mort ? qui prouve qu'il ne resurgira pas un jour pour semer le trouble dans un ménage heureux ? Par contre, il me parait particulier que son ami avoue froidement sans se rendre compte de ce qu'il annonce, que cet homme a parfois un taux d'agressivité supérieur à 80 %. Voilà un grand danger pour la société. Et si j'ai bien écouté le témoignage de son camarade de travail, j'ai compris qu'à certains moments, il interrompt son travail pour écrire quelques notes sur un carnet. Est-ce là l'homme sérieux qui est sensé s'occuper des biens de la collectivité ? Il est vrai qu'il fait parti de cette jeunesse qui a oublié toutes les valeurs qui font une nation fière. Enfin, l'ultime preuve si vous en avez encore besoin, mesdames et messieurs les jurés, est fournie par son avocat qui, comprenant la gravité de la situation de son client, a renoncé, habilement, à le défendre, essayant de détourner votre attention sur des considérations annexes et personnelles sur un autre sujet. Aussi, après avoir écouté tous ces témoignages, je ne peux m'empêcher de remarquer combien les témoins ont été malhabiles et ont aggravés la situation de leur ami. Et tous ces témoignages m'amènent à dire, à clamer combien cet individu est dangereux pour la société, dont il est une tare, et notre devoir d'honnêtes citoyens est d'éviter qu'un drame arrive dans son entourage, un drame qui reposerait sur nos consciences. Aussi, il n'est qu'une peine possible...

3

Le jeune homme atteignit enfin la HLM qui l'abritait les jours d'intempérie et de vacances, ainsi que les nuits. Il gagna le cinquième étage à la manière d'un

automate, et s'arrêta alors devant une porte, sortit lentement son trousseau de clés, et après avoir choisi la bonne, il ouvrit. Avec une lenteur reflétant la monotonie et l'aigreur de ses pensées, il se débarrassa de son blouson qu'il accrocha à un porte-manteaux fixé derrière la porte. L'appartement était petit mais propre et bien rangé. Il se composait d'une petite cuisine contenant le nécessaire à la vie d'un homme seul, une petite table, quelques chaises, un buffet bien usé, une vieille gazinière et un petit réfrigérateur. Une fenêtre donnant sur un autre immeuble permettait de l'aérer, mais ce qui la rendait agréable à l'œil, c'était un immense poster de forêt duquel se dégageait une impression de fraîcheur et de liberté. Une porte donnait sur un petit salon dont tout un mur était couvert par une bibliothèque soigneusement rangée. Un vieux secrétaire, sans doute acheté chez un antiquaire, était couvert de feuilles et une machine à écrire semblait attendre le jeune homme avec impatience. C'est vers elle qu'il se dirigea après être passé dans la chambre qui complétait l'appartement et dans laquelle l'autoportrait à l'oreille coupée de Van Gogh l'avait regardé enfilier un polo propre.

Après avoir écarté la machine à écrire et classé tous les papiers avec minutie dans différentes pochettes qui gagnèrent ensuite un tiroir, il se saisit d'une grande feuille blanche, de son stylo-plume, et d'une écriture fine et serrée, il écrivit, se relevant de temps à autres pour mieux peser un mot. Quand il eut signé, il relut rapidement à haute voix, un peu théâtralement :

"Je n'ai pas réussi grand chose. J'ai même tout raté. Ce soir, je ne sais pas quel sens peut bien avoir ma vie. J'ai cru, j'ai cru en beaucoup de choses, de nobles sentiments, de belles aventures... J'ai cru qu'il était possible de vivre autrement et je m'aperçois qu'en fait, je suis coupé de tous. Je me suis séparé de ceux que j'aimais et qui étaient ma famille pour vivre avec ceux qui ne partagent en rien ma vie, sinon quelques heures nécessaires à assurer notre subsistance. Cette comédie ne me concerne plus. J'ai l'impression d'avoir trahi toutes mes causes et d'être une pièce inutile sur le grand échiquier. Pire que sacrifiée : inutile ! Ma présence ne peut plus inspirer que la pitié et au mieux quelques souvenirs des jours heureux. Je ne puis me

satisfaire de ce résultat là. J'avais mille choses à prouver et je n'ai eu le courage de mener aucune à bien. Je me suis déroché, j'ai fui, j'ai pris les chemins de traverse quand il aurait fallu avancer sur les grandes avenues, les cheveux au vent, le regard décidé pour conquérir le monde. Il y avait tant à faire, tant de façons de le faire et je n'ai su en trouver aucune. Ma vie est une succession de fuites, de trahisons. Je reste persuadé que j'avais des talents, mais je les ai dispersés au fil du temps pour être ce puits tari qui devrait être dans la force de sa pureté et de sa production. Alors à quoi bon s'obstiner à s'enfoncer, à contempler sa propre dégradation. Je vais prendre une nouvelle fois la fuite, un chemin de traverse inconnu, à la recherche d'une autre vie... Je n'ai plus le courage ou je ne l'ai jamais eu, de faire la route à l'envers, de me battre pour reprendre une place que je n'aurais jamais du quitter. Le moment est venu de vous saluer tous..."

Ensuite, le jeune homme se leva et se dirigea vers sa chambre. Il s'approcha de la vieille armoire paysanne, l'ouvrit, tira un petit tiroir intérieur dans lequel il prit un objet qui lança un éclair éphémère dans sa rencontre avec la lumière, il leva sa main à hauteur de la bouche. Un bruit fulgurant retentit.

CELIANE

Céliane, ce jour de juin, a décidé de mettre de l'ordre dans la maison. Il est grand temps de faire un tri dans toutes les affaires abandonnées par son cher Mick. Un lot pour la poubelle, un pour la récupération et le dernier rassemblant tout ce qui est neuf (ou presque) pour le donner à quelque connaissance qui en aurait besoin. Méthodique comme à l'accoutumée et vive de naissance, elle s'active presque joyeusement, passant chaque pièce au peigne fin. Parfois, elle suspend son activité à la vue d'un objet ou d'un vêtement qui lui évoque un souvenir particulier : elle replonge alors dans le passé, sans délectation ni chagrin, sans remord ni regret. Ce qui est fait est fait et la vie ne se réécrit pas. Mick s'en est allé et elle reste là, seule le plus souvent, sans souci. Par convention, elle est cette jeune veuve, très digne dans son malheur, mais au fond d'elle-même, la sensation de bonheur absolu l'envahit : Elle est enfin libre, totalement indépendante, ne devant rien ni à Mick, ni à ses parents, ni à personne d'autre. Elle est Céliane, propriétaire de sa maison et d'un joli petit magot versé par l'assurance-vie et qui, bien géré, va lui permettre de vivre, certes sans folie, mais longtemps, sans rien faire. Non, elle ne détestait pas Mick, pas plus qu'elle n'a jamais haï personne, mais elle ne l'aimait pas, pas plus qu'elle n'a jamais aimé personne. D'ailleurs, elle n'éprouve pas ces sentiments pour elle-même. Elle se contente d'être, et elle est mieux depuis qu'elle est seule. C'est sa nature. Indépendante. Renfermée aussi. Certains appellent cela de la timidité, et d'autres de la fierté.

Céliane trie maintenant les habits de son mari. D'un geste décidé, elle saisit une pile de polos, la pose sur le lit, et, commence la répartition pour chaque lot, sans émotion particulière. Soudain, elle sent dans un vieux t-shirt bleu une rigidité pas encore rencontrée jusqu'alors. Elle déplie le vêtement, ce vieux machin que son mari aimait traîné pour bricoler et qu'il n'y avait pas moyen de lui faire jeter et il en tombe une enveloppe sur lequel son prénom est écrit. Elle reconnaît l'écriture de Mick, sa main tremble malgré elle en même temps qu'un léger trouble l'envahit. Elle reste ainsi quelques secondes, absente. Elle n'arrive pas à ouvrir l'enveloppe. Quelques images

fugitives traversent son esprit, quelques sons lui reviennent : Un éclat de voix, un coin de cimetière où le trou noir d'une tombe fraîche cicatrice la neige de décembre, les condoléances des autres, une voiture désarticulée, un téléphone qui sonne, le sourire en coin de Mick quand il est parti, un repas complètement brûlé (Lequel ? Il y en eut tellement !), un téléphone qui sonne... Bon sang, mais c'est maintenant qu'il sonne... Céliane bondit instinctivement et décroche : "Allô ?

-

- Oui, c'est moi.

-

- Non, pas aujourd'hui. J'ai décidé de mettre de l'ordre dans mes affaires. Une autre fois. Merci. A bientôt."

Sitôt le combiné reposé, elle regrette, elle aurait peut-être dû accepter cette invitation de Nadia. Elle a toujours la lettre à la main. Elle la tourne et la retourne et son malaise grandit. Qu'est-ce que Mick a encore manigancé ? Enfin, elle l'ouvre, va s'asseoir dans le canapé puis se décide à lire.

Ma chérie,

J'espère que tu ne vois aucun inconvénient à ce que je t'appelle ainsi encore une fois... Ma chérie !

Alors, ça y est, tu t'es décidée à ranger tout mon bazar, à faire le grand tri. Je devine déjà les trois tas : un pour la poubelle (quelle idée de garder une pareille cochonnerie !), un pour les pauvres (S'ils sont vraiment dans la misère ça peut toujours leur servir !) et un dernier, le haut de gamme pour ... pour qui au

fait ? Tu n'as pas d'amis, sûrement pas d'amant, ton frère fait 20 centimètres de plus que moi, ton père est mort et tu ne lui aurais jamais rien donné, alors, à quoi sert-il ce troisième tas ? Je ne suis pas assez prétentieux pour croire que tu veux le garder en souvenir, mais je sais que tu ne peux pas l'empêcher de le faire : Que veux-tu, ma chérie, il y a des traces indélébiles qu'on garde toute sa vie et ce doit être ça qu'on appelle l'éducation.

Je ne pouvais pas partir ainsi, sans te dire au revoir. Je t'ai trop aimée. Je t'aime trop encore pour manquer à ce point de politesse. Je te confirme maintenant ce que tu as toujours su : ma mort n'est pas accidentelle. Alors meurtre ou suicide ? Avant de répondre à cette question, je voudrais te rappeler ce repas chez les Texcro, d'un ennui mortel si j'ose m'exprimer ainsi, jusqu'au moment où la conversation a glissé vers les romans policiers et le crime parfait. Je suis sûr que tu te rappelles de cet instant : j'ai vu, peut-être pour la première fois depuis que je te connais, une lueur de passion dans tes yeux. J'ai su alors que tu avais toujours rêvé du crime parfait, que tu en avais déjà accompli quelques uns dans ta tête, peut-être même... J'ai vérifié en ce qui concerne la mort de ton père, mais non, ce n'est pas possible, tu ne le voyais pas assez souvent pour pouvoir exercer à son égard une action psychologique efficace, seule arme dont tu sois capable de te servir. Donc, ton regard brillait à ce moment, tu étais belle, plus que jamais, et à l'heure de ma mort, c'est cette image de toi qui m'a accompagné. Tu étais belle, ma chérie. Mais ce jour-là, j'ai su que nous entrions dans un nouveau jeu, inconnu jusqu'alors, dont nous ne

préciserions jamais les règles : commettre le crime parfait. C'était la seule façon pour moi d'éclairer ton regard et la seule pour toi de te débarrasser de moi ! Alors qui a gagné ma chérie ?

Tu as la certitude que c'est toi ! D'ailleurs, c'est vrai, le soir de ma mort, ou le soir de mes funérailles, tu as ressenti en toi la même palpitation que chez les Texcro : Des mois d'efforts, une constance dans le détail et un acharnement sans faille étaient enfin récompensés ! Mick qui aimait tant bien manger et recevoir des amis, Mick qui était si fier de sa Céliane parfaite maîtresse de maison, Mick était mort, enfin !

Quelle fin absurde ! Mourir comme ça dans la fleur de l'âge, en ayant tout pour être heureux, sauf des enfants peut-être, (encore qu'à leur âge, cela soit toujours possible), mourir un soir de décembre sur une route si tranquille. Pas d'excès de vitesse comme l'a prouvé le constat, pas d'incident mécanique non plus, et, confirmé par l'autopsie, pas d'alcool dans le sang... Un accident incroyable. Et juste au moment où une voiture arrivait en face... Parfaitement incroyable !

Tu le sais bien Céliane, ma chérie, pas si incroyable que ça puisqu'il s'agissait d'un suicide. Ou d'un meurtre... Ou de deux meurtres...

Un suicide en fait. Oui, Céliane, ma chérie, je le confesse, il s'agissait bien d'un suicide. Au dernier moment, quand j'ai vu la voiture rouge arrivée vers moi, j'ai donné un coup de volant en même temps que j'appuyais sur l'accélérateur. Je ne supportais plus cette vie. Tu ne m'aimais pas assez. Tu ne me

détestais pas non plus, je te rends cette justice. Tu as même été une épouse parfaite pendant longtemps. Mais moi, je t'aimais trop pour ne pas être au moins aimé. Quel sens avait ma vie ? Si je voulais te rendre heureuse, il me fallait disparaître. Où d'autres deviennent meurtrier, moi, je me suis suicidé. **Pour ton bonheur, ma chérie !**

Mais quand même, il faut reconnaître les mérites et être beau joueur : tu as vraiment gagné notre jeu ! Tu as commis le crime parfait, puisque, non seulement je suis mort, mais en plus, tu es en liberté. Car avoue-le, tu as tout fait pour que je me suicide. Toi qui avais été élevé dans la haine du gaspillage, quelle énergie a-t-il dû te falloir pour sacrifier des repas entiers, rien que pour me faire honte. "Céline est une excellente cuisinière. En plus, pour vous, ce soir, elle a préparé un veau Orloff, une de ses spécialités..." Et un moment plus tard, tu arrivais, l'air désolé, en larmes presque : "Oh ! Mon chéri ! Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, j'ai dû me tromper en réglant le four, tout a brûlé..." Et tu apportais un plat minable pour bien montrer la catastrophe. Chacun te plaignait, disait que ce n'était pas grave, récupérerait une noisette de viande pas calcinée, mais dont l'odeur forte nouait l'estomac avant même d'avoir franchi les lèvres. On ouvrait alors une boîte de pâté et un paquet de chips et on faisait ça à la bonne franquette. La première fois, ça avait même du charme, ça avait mis de l'ambiance... Mais quand l'expérience s'est trop souvent renouvelée, ça pouvait faire rire les invités, mais plus moi. Et puis, tout le monde a fini par savoir comment ça se passait, et tous refusaient mes invitations.

Oui, Céliane, j'ose te le dire, j'ai passé pour un con, et ça, seul ton amour aurait pu me le faire supporter. Suis-je bête, tu le savais déjà, puisque c'était l'arme du crime. Va expliquer ça à un juge : Ma femme m'a tué à coups de veau Orloff et d'escargots brûlés ! Tu as gagné, Céliane. Tu l'as réussi, ton crime parfait !

Mais en y réfléchissant bien, ne serions-nous pas ex-æquo ?

Sois belle joueuse à ton tour, et reconnais que j'ai aussi commis mon crime parfait, et à la même seconde que tu commettais le tien ! Tu veux des preuves ?

Dans cette lettre, il y en a déjà une : Comment puis-je savoir, à l'heure où je t'écris, que la voiture avec laquelle j'aurai un accident mortel sera de couleur rouge ? D'accord, il y a suffisamment de véhicules de cette couleur pour que les probabilités jouent en ma faveur, mais alors, explique-moi comment je puis te dire que la malheureuse conductrice qui va trouver la mort dans cet accident regrettable s'appelle Mme Momus, âgée de 38 ans et demeure au numéro 36 rue des mimosas. Vérifie dans les coupures de journaux (je suis bien sûr que tu en as gardée au moins une) et tu apprendras même que comme chaque soir, elle rentrait de son travail... Pourquoi elle ? ... Pourquoi pas elle ?

Je ne veux pas diminuer les mérites de ton œuvre, mais elle présente une petite imperfection à mes yeux, puisqu'elle a un mobile : à qui profite le suicide ? Alors que la mienne est gratuite : je n'ai aucun lien avec ma victime avant sa mort. Je l'ai choisie sur l'annuaire et l'ai suivie régulièrement pour savoir à quel moment je pourrais la tuer. Je ne sais rien de plus sur elle.

Voilà, tu sais tout ma chérie. Il fallait que tu saches, car, dans les derniers jours de ma vie, je me suis aperçu que le crime parfait n'avait aucun intérêt s'il n'était connu de personne. Ah ! Il faut aussi que je te dise autre chose. Tu es heureuse, j'en suis sûr, seule, indépendante, libre de tout et de tous. Un petit tennis de temps en temps, quelques courses, ta petite vie est bien tranquille et je suis persuadé que bientôt tu vas t'occuper d'une quelconque œuvre de charité. Mais quand même, à ton âge, ne crains-tu pas de t'ennuyer ? Après un crime parfait, la vie ne va-t-elle pas te paraître fade ? C'est ce que j'ai redouté pour toi, aussi ai-je décidé de pimenter un peu la suite de tes jours.

Un double de cette lettre existe, ma chérie,

mais ou est-il ?

Je t'aime et je t'embrasse une dernière fois.

Ton Mick (pour la vie et la mort)